

EDYTA KOCIUBIŃSKA

Université Catholique de Lublin JP II

## Dandysme ou le goût de la provocation

**ABSTRACT:** The present paper is concerned with the most important figures and forms of dandyism in the XIX century. It also outlines the main characteristics of the phenomenon, as well as reflects on a number of literary dandies. According to Barbey d'Aurevilly, dandyism is as difficult to describe as it is to define. In his essay "Mon cœur mis à nu" Charles Baudelaire commented that dandies had "no profession other than elegance [...] no other status but that of cultivating the idea of beauty in their own persons. The dandy must aspire to be sublime without interruption; he must live and sleep before a mirror". In fact, the magic of dandyism resides in the permanent interplay between the dandy's temperament and his appearance.

**KEY WORDS:** Dandyism, esthetisme, provocation, Charles Baudelaire, Barbey d'Aurevilly.

Héritier de l'esprit chevaleresque du Moyen Âge, de l'«honnête homme» du XVII<sup>e</sup> siècle, du libertinage du XVIII<sup>e</sup> siècle, le dandysme est un phénomène social et littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Réduit, souvent à tort, à une simple doctrine de l'élégance et du raffinement, il constitue au contraire une révolte permanente, une volonté de combattre et de détruire la trivialité. Comme le remarque Valérie d'Alkemade, d'un bout à l'autre de leur règne, les dandys «n'auront pas résisté au plaisir d'étonner leurs contemporains, de secouer les mœurs étriquées de leur siècle, passant de l'originalité à l'extravagance, de l'impolitesse à la goujaterie et de l'outrance à l'outrage» (ALKEMADE, V. d', 2007 : 107). Notre article tentera de retracer l'évolution de ce phénomène qui n'arrête pas de séduire de nombreux écrivains, philosophes et critiques.

## Du dandysme mondain...

Le dandysme naît en Angleterre, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans une société étouffée par les normes rigides. En effet, plusieurs de ses traits caractéristiques s'expliquent par cette provenance anglo-saxonne : hypocrisie des manières, réserve, snobisme, élégance discrète et rigoureuse. Dans l'essai qu'il consacre à Brummell, BARBEY D'AUREVILLY remarque que le dandysme « résulte de cet état de lutte sans fin entre la convenance et l'ennui » (2008 : 31) qui caractérise la société britannique. Il s'agit donc de se révolter contre le conservatisme environnant et de lutter en affirmant son individualité.

L'honorable appellation de « père » des dandys anglais appartient incontestablement à George Bryan Brummell. Cet « arbitre des élégances, prince des dandys, roi de la mode et dictateur des clubs » (COBLENCÉ, F., 1988 : 37) devient un modèle incontournable dont se réclament de nombreux dandys de l'Europe entière. Parmi eux se trouvent Lord Byron, le premier dandy-poète qui prône une finesse intellectuelle, un éloge d'originalité, un génie créateur et Alfred d'Orsay, un « médiateur » entre les cultures anglaise et française. Remarquons tout de même que « le dandy de Londres », qui surprend par son extravagance et son attitude arrogante provoque d'abord la réserve, sinon le mépris ou la moquerie des Français. Les Parisiens de la haute société considèrent les dandys anglais et leurs imitateurs français comme des êtres superficiels, égocentriques et peu virils.

Puisque le *dandysme oblige*, la recherche de l'extravagance concerne d'abord l'allure somptueuse : le costume élégant, le faste des calèches et des chevaux, le décor splendide des demeures et les divertissements recherchés. L'apparence originale du dandy est complétée par un comportement bizarre : en cherchant à surprendre, sinon provoquer le scandale, le dandy se révolte contre les normes sociales et morales de la société qui l'entoure. Ce manque de respect ostentatoire et ce besoin de prouver sa suprématie sont les traits fondamentaux de l'esprit dandy qui seront ensuite adoptés et « spiritualisés » (COBLENCÉ, F., 1988 : 205) par le dandysme littéraire.

Pour Stendhal, dans la première édition de son essai *De l'amour*, les dandys sont « des espèces de jocrisses qui ne savent que bien mettre leur cravate et se battre avec élégance au bois de Boulogne » (STENDHAL, 1969 : 144—145). Eugène Ronteix, dans son *Manuel du fashionable*, en 1829 s'écrie : « Voyez-vous ce monstre de fatuité long ou large, mince ou court. Cet être d'un sexe douteux, affublez-le des vêtements les plus ridicules, hérissez ses cheveux au point "qu'on puisse interpréter à cornes leur longueur" ; une énorme cravate, un air niais, un vaste lorgnon stupidement dirigé sur quelque face bouffie, et voilà un *dandy*, Goddam ! » (RONTEIX, E., 1829 : 18—19). Et Balzac, l'année suivante, dans son *Traité de la vie élégante*, déclare : « En se faisant dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux qui peut se poser sur

un cheval ou sur un canapé, qui mord ou tête habilement le bout d'une canne ; mais un être pensant?... jamais» (BALZAC, H. de, 1968 : 199). Musset, quant à lui, propose dans l'article du 14 février 1831 la définition suivante du dandy anglais : « C'est un jeune homme qui a appris à se passer du monde entier ; c'est un amateur de chiens, de chevaux, de coqs et de punch, c'est un être qui n'en connaît qu'un seul qui est lui-même » (cité par COBLENCÉ, F., 1988 : 180).

Tout de même, entre 1830 et 1835, le dandy se fait petit à petit accepter comme un arbitre du bon goût, le dandysme triomphe entre autres sous les traits de Lord Seymour, Roger de Beauvoir, Nestor Roqueplan, Charles Laffitte. Dans les cercles, dans les clubs, ce phénomène inaugure des modes, impose des emplois du temps, des endroits à visiter, des événements ou fêtes à ne pas manquer, des vêtements appropriés, en un mot tout un code de rituels auxquels il faut se soumettre<sup>1</sup>.

### ... au dandysme littéraire

Pendant la Monarchie de Juillet, le dandysme acquiert le statut d'une véritable mode. Or, il faut faire la distinction entre le dandysme mondain des nobles et des bourgeois, focalisé sur l'apparence extérieure et les signes de la richesse témoignant de l'appartenance des dandys aristocrates à une élite sociale, et le dandysme littéraire. Ce dernier surgit dans le milieu des artistes, des peintres, musiciens et poètes, c'est un « dandysme nouveau, tout à fait indépendant de la position sociale, qui ne consiste plus à faire, mais à dire » (COBLENCÉ, F., 1988 : 189). Le dandy écrivain se dresse contre l'esprit matérialiste du siècle, « contre sa morale plate et son éloge du travail et du profit. Il s'élève contre la trivialité du goût, la frivolité des divertissements et la monotonie d'une vie collective qui tue l'individualisme » (BECKER, K., 2010 : 5).

Quelquefois simple caricature d'un dandy contemporain à l'écrivain, plus souvent un mélange astucieux de différentes personnalités hors du commun ou encore pur produit de l'imagination de l'auteur, le dandy littéraire fonde les principes et rituels de l'esthétique dandy qui, de leur côté, seront imités par des héros bien réels. Don Juan de Lord Byron, inspiré par Brummell, jouera le rôle de modèle pour toute une génération de dandys, davantage encore que la personne de Brummell lui-même. Parmi les dandys littéraires les plus célèbres, il faut signaler le personnage stendhalien Julien Sorel, le dandy égotiste et les héros balzacien, Henri de Marsay et Lucien de Rubempré, Maxime de Trailles et Eugène de Rastignac, qui représentent souvent un *alter ego* des romanciers

<sup>1</sup> Voir à ce sujet A. MARTIN-FUGIER (1993).

eux-mêmes et revivent, dans les pages du roman, leurs propres aventures de dandy.

C'est Jules Barbey d'Aureville qui introduit véritablement le dandy comme personnage littéraire dans *Du dandysme et de George Brummell* (1845), traité esthétique inspiré par *The life of Beau Brummell* de William Jesse. Quant à Charles Baudelaire, il rend à son ami Constantin Guys, artiste et dandy bohème, un glorieux hommage dans *Le peintre de la vie moderne* (1863) et rassemble les principes du dandysme en lui conférant le statut d'une espèce de religion. Grâce à ces deux théoriciens éminents, le dandysme reçoit ses lettres de noblesse, « du jeu de société qu'il était au début, il [se change] en une philosophie d'une haute portée morale et esthétique, pour aboutir à une forme d'inspiration artistique » (LEMAIRE, M., 1988 : 303).

Barbey d'Aureville, dit le « connétable des lettres », après avoir fait de Brummell un dandy parfait chez qui la lympe remplace le sang, servira lui-même de modèle à *Monsieur de Bougrelon* (1897) de Jean Lorrain. De même, Huysmans ne démentira pas lorsque certains critiques attribueront de nombreux traits de des Esseintes d'*À rebours* (1884) au comte Robert de Montesquiou-Fezensac, dandy, mécène et poète. En effet, la fascination exercée par cet aristocrate inspirera d'autres romanciers de son époque. On reconnaîtra en lui le modèle du comte de Muzarett dans *Monsieur de Phocas* (1901) de Jean Lorrain sans oublier celui du baron de Charlus dans *À la recherche du temps perdu* (1913—1927) de Marcel Proust. Parmi les romans dandys les plus célèbres, il faudrait mentionner aussi *L'Ève future* (1886) de Villiers de l'Isle-Adam, avec un couple dandy, l'inventeur Edison et Lord Ewald, ainsi que l'œuvre-phare de Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray* (1890), l'histoire de Lord Henry, Basil Hallward et Dorian Gray, qui forment dans leur unité l'autoportrait du romancier lui-même<sup>2</sup>.

## Des Esseintes et Dorian Gray

Essayons maintenant de regarder de plus près deux personnages phares des dandys littéraires : Jean des Esseintes de Joris-Karl Huysmans et son émule, Dorian Gray d'Oscar Wilde.

Avant de choisir la retraite de Fontenay, Jean des Esseintes mène une vie de jeune homme à la mode, entièrement en accord avec les principes du dandysme, à rebours de toutes les règles. Il prend plaisir à choquer la société par ses excentricités et lance un défi à toutes les normes. Tout comme un dandy ro-

<sup>2</sup> Quant aux personnages dandys dans la littérature polonaise, nous renvoyons à l'ouvrage de R. OKULICZ-KOZARYN (1995).

mantique, il a besoin des autres pour s'affirmer dans la révolte, il a une volonté sincère de construire une personnalité originale et authentique. Or, comme le remarque Gérard Peylet, le dandysme du héros évolue. En s'installant à Fontenay-aux-Roses, il se prive de spectateurs que ses extravagances déconcertent pour goûter des œuvres dont se désintéresse le commun des mortels. Son dandysme se réfugie dans la seule dimension de l'art et de l'artifice, il veut réaliser le projet de substituer à son imparfait un moi qui échappe à la nature et se rapproche de la perfection et de la beauté de l'œuvre d'art<sup>3</sup>. Des Esseintes devient un créateur envahi par un seul but : construire un univers imaginaire tantôt par « un retour aux âges consommés, aux civilisations disparues, aux temps morts », tantôt par « un élancement vers le fantastique et vers le rêve » (HUYSMANS, J.-K., 1977 : 298). Jean Lorrain dans l'article publié le 19 mai 1887 dans *L'Événement* observe que les extravagances du dandy décadent ont lancé une véritable mode :

Tout le monde voulut avoir possédé une tortue laquée d'or et sertie de pierres, tout le monde voulut avoir rêvé des symphonies de parfums et de saveurs, tout le monde voulut avoir compris le symbolisme de Gustave Moreau, le poétique de Mallarmé et le sadisme d'Aureville, tout le monde avait eu des cauchemars d'orchidées et des visions à l'Odilon Redon, ce fut à dégoûter d'être un raffiné d'art et un compliqué des sensations.

cité par GROJNOWSKI, D., 1996 : 22

Or, l'entreprise de des Esseintes hanté par « sa fièvre d'inconnu, son idéal inassouvi, son besoin d'échapper à l'horrible réalité de l'existence, de franchir les confins de la pensée, de tâtonner sans jamais arriver à une certitude, dans les brumes des au-delà de l'art ! » (HUYSMANS, J.-K., 1977 : 211) entraîne un commentaire ironique de Max Nordau dans *Dégénérescence* :

Le voilà, le « surhomme » que rêvent Baudelaire et ses disciples, et auquel ils cherchent à ressembler : physiquement, malade et faible ; moralement, un fieffé coquin ; intellectuellement, un idiot sans nom qui passe son temps à choisir artistement les couleurs des étoffes qui doivent tapisser sa chambre, à observer les mouvements des poissons mécaniques, à flairer des parfums et à lécher des liqueurs.

NORDAU, M., 1895 : 119

Cependant, dans *Le Portrait de Dorian Gray*, Oscar Wilde rend un éloquent hommage à la puissance du roman de Huysmans. Offert jadis à Dorian par Lord Henry, orateur doué qui divertit la société par ses aphorismes cyniques, dandy maîtrisant à la perfection l'art du masque et de l'impassibilité, « le livre jaune » est un livre vénéneux. *À rebours* empoisonne le jeune dandy comme il le fas-

<sup>3</sup> Voir à ce sujet l'article de G. PEYLET (1989 : 36).

cine, un lourd parfum d'encens s'accroche à ses pages et envahit l'esprit du lecteur. Donc, il n'est pas étonnant que pendant des années, Dorian Gray « ne put se libérer de l'influence de ce livre. Ou peut-être serait-il plus exact de dire qu'il ne chercha jamais à s'en libérer. [...] Et en vérité l'ouvrage tout entier lui semblait contenir l'histoire de sa propre vie, écrite avant qu'il l'eût vécue » (WILDE, O., 1969 : 237). Sous l'influence de son maître Dorian devient un dandy égoïste, sans scrupules, avide de plaisirs et parfaitement indifférent. Dans un isolement comparable à celui de des Esseintes, le héros se crée des « paradis artificiels » : il collectionne des objets d'art et des pierres précieuses, il s'entoure d'un décor rare et précieux, de gobelins, de broderies, d'instruments de musique et d'essences parfumées. Dorian suivra aussi le duc des Esseintes dans la névrose et la folie : il se croit persécuté par le frère de Sibyl Vane et tombe dans un état pathologique qui frôle la paranoïa.

### Code dandy

Essayons maintenant de confectionner un code auquel chaque dandy doit rester fidèle, bien que cette tâche paraisse risquée si l'on fait confiance à BARBEY d'AUREVILLY affirmant : « Ceci est aussi difficile à cerner qu'à décrire » (2008 : 28). Selon Charles BAUDELAIRE, le « dandysme, qui est une institution en dehors des lois, a des lois rigoureuses auxquelles sont strictement soumis tous ses sujets, quelles que soient d'ailleurs la fougue et l'indépendance de leur caractère » (1961 : 1178). Il est tout d'abord un culte de la différence : le dandy est un individualiste et un non-conformiste, qui cherche la distinction et l'originalité à travers un comportement provocant, tout en restant fidèle aux lois que son code lui impose. Il professe cette « espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple ; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions » (1961 : 1178). Ce culte impose, sur un premier plan, une esthétisation du quotidien, de la toilette et de la façon de vivre.

Le dandy crée sa propre personnalité qui devient une figure factice, une œuvre d'art protégeant le moi véritable et fragile derrière un masque :

Le dandy, homme publique, acteur du théâtre de ville protège son individualité derrière le masque du superficiel qu'il veut rendre opaque. Il n'arrête pas de feindre, de se changer, il a le goût unique du détail et des accessoires parmi lesquels il suffit d'énumérer ne serait-ce que gants, cravates, cannes, foulards et chapeaux.

L'on peut parler d'une vraie glorification du spectacle lors duquel le dandy montre son désaccord envers la société de consommation et la culture des masses. Quant à ses accessoires, il faudrait encore citer ne serait-ce que le retour au passé qui n'est pas aussi banal que le présent, les expériences sexuelles qui frôlent la perversion, ou encore l'apologie du mal. Le code des valeurs dandys consiste néanmoins en un retournement cynique des valeurs. BAUDELAIRE souligne qu'un dandy « ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être ; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable » (1961 : 1179).

« *Paraître, c'est être* pour les Dandys, comme pour les femmes », remarque BARBEY D'AUREVILLY (2008 : 70). En effet, le dandy est un « acteur de lui-même, en perpétuelle représentation » (CARASSUS, É., 1971 : 64) ; obligé de surprendre son entourage. Il doit de son côté rester impassible et suivre la devise du *nil mirari* : selon BAUDELAIRE, le dandysme est « le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné » (1961 : 1178). Le dandy « doit vivre et dormir devant un miroir » (1961 : 1173), sa froideur imperturbable est le résultat d'une intransigeante discipline, d'une vraie ascèse qui empêche un sentiment quelconque. Il devient le miroir qui :

[...] est vite obscurci, car la capacité d'attention de l'homme est limitée. Elle doit être réveillée sans cesse, éperonnée par la provocation. Le dandy est donc forcé d'étonner toujours. Sa vocation est dans la singularité, son perfectionnement dans la surenchère. Toujours en rupture, en marge, il force les autres à le créer lui-même, en niant leurs valeurs.

CAMUS, A., 1951 : 73

Le public doit applaudir à sa mise en scène permanente comme les spectateurs au théâtre : il doit s'émouvoir, observer, essayer de suivre l'idéal tout en étant conscient qu'il ne sera jamais capable de le surpasser.

## L'homme révolté

Selon Karin BECKER, à une « époque où l'on assiste à l'essor de l'industrialisation et de la commercialisation, favorisant ainsi une morale rationnelle, matérialiste, utilitaire », les dandys développent « par opposition une culture de la jouissance et du gaspillage. [...] Il s'agit de la mise en scène ostentatoire d'une vie excentrique, élitiste et anti-bourgeoise » (2010 : 39—40). Insoumis, le dandy désire souligner son individualité, il fait tout pour ne pas ressembler au reste du monde, à sa culture et ses normes :

Que ces hommes se fassent nommer raffinés, incroyables, beaux, lions ou dandies, tous sont issus d'une même origine ; tous participent du même caractère d'opposition et de révolte ; tous sont des représentants de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la trivialité.

BAUDELAIRE, Ch., 1961 : 1179

Parmi les traits de caractère qui déterminent la conduite sociale du dandy, il faut souligner son insolence, son ambition de provoquer le public par des remarques impertinentes. Tout de même, selon le mot de BARBEY D'AUREVILLY, le « dandy est un *oseur* qui a du tact » (2008 : 50), qui trouve l'extrême milieu entre la banalité et l'originalité. Ses mots spirituels ou méchants deviennent une arme efficace contre les conventions, sans pour autant le brouiller complètement avec la société dont il a besoin pour se donner en spectacle. Il s'agit de « savoir jusqu'où l'on peut aller trop loin » (LEMAIRE, M., 1978 : 46), de trouver un juste milieu « entre le Charybde du conformisme et le Scylla du scandale » (CARASSUS, É., 1971 : 113) afin de ne pas perdre son public. Par conséquent, le dandy est à la fois un membre de la société et un outsider, car il ne ménage pas ses paroles blessantes : il désire en même temps fasciner et vexer, séduire et répugner. Comme le remarque BARBEY D'AUREVILLY : « Le dandysme se joue de la règle et pourtant la respecte encore. Il en souffre et s'en venge tout en la subissant ; il s'en réclame quand il y échappe ; il la domine et en est dominé tour à tour : double et muable caractère ! » (2008 : 32).

Comme le note avec justesse Valérie d'Alkemade, « le dandysme a su se forger une originalité au départ de la création d'une identité propre, née de la conciliation entre valeurs typiquement aristocratiques et éléments empruntés à l'esthétique de la vie de bohème » (ALKEMADE, V. d', 2007 : 137). Les premières sont le sentiment de supériorité, l'interdiction de la dérogeance, le respect des attributs particuliers de la noblesse, parmi lesquels la foi en la « pureté » du sang aristocratique, le refus de se compromettre, etc. Les valeurs bohèmes, quant à elles, correspondent à la recherche de la beauté, à la croyance en un génie créateur, à la haine vouée à la famille, au couple, à la procréation, trop bourgeoisement connotés, ennemis de la liberté.

## L'antimoderne ?

La tâche première du dandy est d'éveiller la curiosité, de provoquer la société menacée par la médiocrité et l'uniformité :

Le Dandy, comme l'Artiste baudelairien, exprime et « naît » véritablement en tant que tel d'une révolte vide, [...] purement esthétique ou esthétisante, et,



sur le fond spirituelle, voire mystique : il témoigne d'une rébellion radicale, presque inconcevable tant elle est extrême, [...] « existentielle », ainsi que la qualifieront plus tard Sartre et Camus.

BOLLON, P., 1990 : 233

Il se pose la question de savoir : peut-on mettre le dandy dans le rang des antimodernes ? Si la modernité, c'est la Révolution, les Lumières, la foi dans le progrès, le triomphe de la raison et de la science, alors, sont antimodernes tous ceux qui rejettent ces principes inadmissibles, qui s'opposent aux valeurs établies, ou que répugne la société contemporaine. Dans son remarquable essai Antoine COMPAGNON note avec perspicacité que l'antimoderne est « le revers, le creux du moderne, son repli indispensable, sa réserve et sa ressource. Sans l'antimoderne, le moderne courrait à sa perte, car les antimodernes sont la liberté des modernes, ou les modernes plus la liberté » (2005 : 447).

Nous partageons l'opinion du critique selon laquelle le dandy, « de Baudelaire et Bourget à Proust et Drieu La Rochelle, restera une belle figure antimoderne : l'individualiste réfractaire et rebelle » (COMPAGNON, A., 2005 : 129). Agent provocateur du bon goût, il prône le raffinement et la recherche de l'exceptionnel, enrichissant un langage insuffisant et pauvre. En même temps, cet oisif nourrit contre le travail un véritable sentiment de révolte, révolte surtout contre la loi humaine de l'utilité. D'après lui, l'idée même de progrès est dépourvue de sens : doctrine de paresseux, d'individus qui dévoilent la morale des hyènes et non de lions. En professant le culte de la beauté, il essaie de badiner avec la vieillesse, en faisant l'éloge du passé, il se dresse contre son temps et le progrès, combattant le vulgaire et la bêtise. Tout en bousculant les règles de la mode, de la politesse et de la morale, il ne veut pas changer le monde, il veut simplement imposer sa « grandeur sans convictions »<sup>4</sup>.

En guise de conclusion, posons la question provocante : le dandysme, le « dernier éclat de l'héroïsme dans les décadences » (BAUDELAIRE, Ch., 1961 : 1180), est-il mort à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle ? BARBEY d'AUREVILLE écrivait à propos de Brummell : « [...] le jour où la société qui produit le Dandysme se transformera, il n'y aura plus de Dandysme » (2008 : 87). Or, les critiques contemporains sont partagés sur ce point : tantôt ils prônent la mort définitive du dandysme, tantôt ils avancent l'hypothèse pour laquelle nous opterions aussi : le dandysme n'a pas disparu, il a adapté sa forme à la société qui est en évolution permanente. Terminons donc dans un style télégraphique en paraphrasant la fameuse formule de Paul Alexis : Dandysme pas mort !

---

<sup>4</sup> Lettre de Ch. Baudelaire à A. Poulet-Malassis, 4 février 1860 (BAUDELAIRE, Ch., 1993 : 663). Il s'agit du titre d'un essai sur le dandysme littéraire. Malheureusement, le projet n'a jamais été réalisé.

## Bibliographie

- ALKEMADE, Valérie d', 2007 : *Dandys. Abécédaire impertinent du dandysme et des néo-dandys*. Bruxelles, Soliflor.
- BALZAC, Honoré de, 1968 : « Traité de la vie élégante ». In : IDEM : *Œuvres complètes*. Vol. 19. Paris, « Les Bibliophiles de l'Originale ».
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules, 2008 : *Du dandysme et de George Brummell*. Paris, Les Éditions de Paris.
- BAUDELAIRE, Charles, 1961 : « Le Peintre de la vie moderne ». In : IDEM : *Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- BAUDELAIRE, Charles, 1993 : *Correspondance*. T. 1. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- BECKER, Karine, 2010 : *Le dandysme littéraire en France au XIX<sup>e</sup> siècle*. Orléans, Paradigme.
- BOLLON, Patrice, 1990 : *Morale du masque*. Paris, Seuil.
- CAMUS, Albert, 1951 : « La révolte des dandys ». In : IDEM : *L'Homme révolté*. Paris, Gallimard.
- CARASSUS, Émilien, 1971 : *Le mythe du dandy*. Paris, Armand Colin.
- COBLENCÉ, Françoise, 1988 : *Le dandysme. Obligation d'incertitude*. Paris, PUF.
- COMPAGNON, Antoine, 2005 : *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Paris, Gallimard.
- GROJNOWSKI, Daniel, 1996 : « À rebours » de J.-K. Huysmans. Paris, Gallimard.
- HUYSMANS, Joris-Karl, 1977 : *À rebours*. Paris, Gallimard.
- LEMAIRE, Michel, 1978 : *Le dandysme de Baudelaire à Mallarmé*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- MARTIN-FUGIER, Anne, 1993 : *La vie élégante ou la formation du Tout-Paris (1815—1848)*. Paris, Seuil.
- NORDAU, Max, 1895 : *Dégénérescence*. T. 2. Trad. A. DIETRICH. Paris, Alcan.
- OKULICZ-KOZARYN, Radosław, 1995 : *Mala historia dandyzmu*. Poznań, Obserwator.
- PERROT, Michelle, 1999 : « Les Dandys ». In : Philippe ARIES, Georges DUBY : *Histoire de la vie privée*. T. 4. Paris, Seuil, coll. « Points ».
- PEYLET, Gérard, 1989 : « La métamorphose du dandysme dans *À rebours* ». *Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans*, n° 82.
- RONTEIX, Eugène, 1829 : *Manuel du Fashionable ou guide de l'élégant*. Paris, Audot.
- SALVATORE-SCHIFFER, Daniel, 2010 : *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme*. Paris, PUF.
- STENDHAL, 1969 : *De l'amour*. Paris, « Le livre de poche ».
- WILDE, Oscar, 1969 : *Le Portrait de Dorian Gray*. Paris, Folio classique n° 2360.

## Note bio-bibliographique

Edyta Kociubińska, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Institut de Philologie Romane de l'Université Catholique de Lublin Jean-Paul II (Pologne), spécialiste de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, co-rédactrice de la série *Quêtes littéraires* ; auteur de nombreuses études consacrées à la littérature fin de siècle (en particulier sur J.-K. Huysmans et la décadence).